

Staying with the trouble : Sympoièse, figures de ficelle, embrouilles multispécifiques¹

Donna J. Haraway

« Nous sommes maintenant toutes et tous des lichens.² »

« *Think we must.* Nous devons penser.³ »

Qu'arrive-t-il lorsque les vieilles rengaines de la philosophie occidentale et de l'économie politique deviennent impensables au sein de nos meilleures sciences? Qu'arrive-t-il lorsque l'exceptionnalisme humain et l'individualisme méthodologique ne sont plus disponibles en tant qu'outils de pensée dans les sciences sociales et naturelles? Depuis le 18ème siècle impérialiste, la biologie a fait preuve d'une puissance particulière dans la concoction de notions portant sur les habitants mortels de la terre: c'est à elle que nous devons l'*Homo sapiens* – l'Humain en tant qu'espèce, l'Anthropos. Qu'arrive-t-il lorsque les biologies les plus pointues du 21ème siècle ne peuvent plus travailler avec des individus-bien-définis-plus-le-contexte et lorsque les organismes-plus-les-environnements, ou les gènes-plus-ce-qu'ils-requièrent ne tiennent plus face à la richesse débordante des connaissances biologiques — si tant est qu'ils l'aient jamais fait? On ne peut tout-de-même pas nommer cette époque Anthropocène!

Pour ma part, je veux faire des histoires. Avec tous les descendants infidèles des dieux célestes, avec mes compagnons de litière qui se vautrent dans de riches embrouilles inter-espèces, je veux fabriquer une agitation critique et joyeuse. Je ne résoudrai pas le problème mais penserai avec lui, me laisserai troubler par lui. La seule façon que je connaisse pour le faire est d'en appeler à la joie créatrice, à la terreur et à la pensée collective.

Mon premier démon familial sera une araignée, *Pimoo Cthulhu*. Elle vit sous les souches dans les forêts de séquoias des comtés de Sonoma et de Mendocino, près de là où je vis. Personne ne vit partout; chacun vit quelque part. Rien n'est connecté à tout; chaque chose est connectée à quelque chose⁴. L'araignée est à sa place, elle a une place, et pourtant son nom lui fait faire d'étranges voyages. Cette araignée va m'aider par des retours, et par des racines et des itinéraires. Son nom générique, *Pimoo*, signifie « longues pattes » dans la langue du peuple Goshute de l'Utah et son nom spécifique renvoie à Cthulhu, l'Ancien Dieu tentaculaire que Lovecraft imagina en 1928. Quant à moi, je nommerai mon démon Chthulu, et en ferai l'une de ces créatures élémentaires, habitant les profondeurs, que l'on nomme chthoniennes. Les pouvoirs chthoniens de Terra infusent tous les lieux, quels que soient les efforts civilisateurs des agents des

¹ Traduit par I. Stengers, B. Zitouni et V. Despret. Les traductrices tiennent à remercier Donna Haraway pour la confiance avec laquelle elle les a laissées réduire ce texte à feu qu'elles espèrent doux.

² Cri de ralliement de Scott Gilbert. Voir S.F. Gilbert, J. Sapp et A.I. Tauber, « A Symbiotic View of Life: We Have Never Been Individuals » in *Quarterly Review of Biology* 87, 4, 2012, pp. 325-41.

³ I. Stengers et V. Despret, *Les faiseuses d'histoires: Que font les femmes à la pensée?*, La Découverte, 2011. Le « think we must » de Virginia Woolf dans *Three Guineas* a été relayé avec la pensée féministe collective par María Puig de la Bellacasa, *Penser nous devons. Politiques féministes et construction des savoirs* (Paris, Harmattan, 2013). Le GECO, Groupe d'Études Constructivistes, est une planète natale pour Isabelle Stengers, María Puig, Benedikte Zitouni, Émilie Hache et d'autres à Bruxelles, où SF se pratique comme « nous devons penser » (http://phi.ulb.ac.be/domaine_02.php).

⁴ T. van Dooren, *Flight Ways: Life at the Edge of Extinction*, Columbia University Press, 2014: « Le type de philosophie écologiste holiste qui souligne que 'chaque chose est connectée à toutes les autres' ne nous aidera pas ici. On dira plutôt que chaque chose est connectée à *quelque chose*, qui est connecté à autre chose [...] La spécificité et la proximité des connections importent – avec qui sommes nous liées et comment. »

dieux célestes pour les astraliser et pour installer l'Unique et ses comités domestiqués de multiples ou de sous-divinités - l'Un et le Multiple⁵. Avec *Pimoi Chthulu*, je propose un nom pour un ailleurs et pour un autre temps, un temps qui a été, qui est toujours, et qui pourrait encore être : le Chthulucène. Je me souviens que « tentacule » vient du « tentaculum » latin, qui signifie « tâteur », et de « tentare », qui signifie tâter, sentir, essayer. Je sais que mon araignée tout en pattes a des alliés aux bras nombreux. Des myriades de tentacules seront nécessaires pour raconter le Chthulucène⁶.

Les êtres tentaculaires m'enchevêtrent dans la SF. Leurs nombreux appendices font des jeux de ficelle ; ils s'entrelacent dans la poiésis – la fabrication – de la fabulation spéculative, de la science fiction, du fait scientifique, du féminisme spéculatif, du soin des ficelles, du *so far* (sans jamais de garantie). Les êtres tentaculaires fabriquent des attachements et des détachements : ils coupent et nouent, ils tissent des chemins et des conséquences, mais pas des déterminismes ; ils sont à la fois ouverts et noués, selon certaines manières et pas d'autres. SF, c'est raconter des histoires et raconter des faits, c'est configurer des mondes possibles et des temps possibles, des mondes matériels-sémiotiques disparus, actuels, encore à venir. Je travaille avec les jeux de ficelle comme trope théorique, comme une façon de penser-avec une foule de compagnons dans une sympoièse d'enfilage, de feutrage, de nouage, de pistage et de triage. Je travaille avec et en SF en tant que compostage matériel-sémiotique, théorie dans la boue, embrouille⁷. Les figures tentaculaires ne sont pas désincarnées, ce sont des cnidaires, des araignées, elles ont du doigté comme les humains et les rats laveurs, comme les calamars et les méduses, comme les extravagants fouillis neuraux, les êtres flagellés, les tresses des myofibrilles, les tapis enchevêtrés ou feutrés de microbes ou de champignons, les plantes rampantes aux radicules exploratrices, les plantes grimpances dont les vrilles cherchent et s'accrochent, et aussi comme les créatures de la technologie de l'information dans les nuages – ou en-dehors. Le tentaculaire relève de la vie vécue le long des lignes – et quelle foule de lignes ! – non de points ou de sphères. « Les habitants du monde, créatures de toutes sortes, humaines et non-humaines, sont des êtres qui cheminent » ; les générations sont « une série de pistes entrelacées. »⁸

Les êtres tentaculaires et filandreux m'ont éloignée du posthumanisme, même si j'ai été nourrie par le travail fécond accompli sous ce signe. Mon partenaire Rusten Hogness a suggéré que l'on dise « compost » au lieu de « posthumain », « humusité » au lieu d'« humanité »⁹. L'humain comme humus a peut-être de l'avenir si tant est que nous puissions couper et hacher l'humain comme homo. Imaginez une conférence non pas sur « L'Avenir des Humanités dans l'Université en Voie de Restructuration Capitaliste » mais sur « La Puissance des Humusités pour une Embrouille Interspécifique Habitable » !

⁵ Chthonien dérive du grec ancien. *Khthonios* (de la terre) désignait le monde d'en-dessous, souterrain. Les êtres chthoniens sont plus anciens, plus jeunes, plus vastes que le monde grec. Gildas Hamel, qui étudie l'ancien Proche Orient, m'a donné "the abyssal and elemental forces before they were astralized by chief gods and their tame committees."

⁶ Le Dieu monstrueux de Lovecraft était effrayant sur un mode patriarcal. Les forces du Chthulucène sont plus dangereuses, fécondes, permanentes, tentaculaires, elles s'enroulent à travers le temps. Pour la tentacularité, voir E. Hayward, « FingeryEyes » in *Cultural Anthropology* 24, 4, 2010, p. 577-99 et « Sensational Jellyfish » in *differences* 23, 1, 2012, p. 161-96.

⁷ *Muddle* (traduit ici par embrouille, NdT) vient du vieux néerlandais et évoque l'eau trouble, boueuse. Je l'utilise comme un trope théorique et comme une bauge réconfortante afin de troubler la clarté de la vision. L'embrouille fait équipe avec la compagnie. Voir M. Puig de la Bellacasa, « Touching technologies, touching visions » in *Subjectivity* 28, 1, 2009, p. 297-315.

⁸ T. Ingold, *Lines, a Brief History*, Routledge, 2007, p. 116-19.

⁹ Pour le compost, voir M. Puig de la Bellacasa, « Encountering the Infrastructure of Bios » in *Social Epistemology*, à paraître.

La terre du Chthulucène est continuation incessante. Elle est sympoiétique et non pas autopoïétique. Les Mondes mortels (Terra, Terre, Gaïa, Chthululu, et la myriade de noms et de pouvoirs qui n'ont rien de grec, de latin ou d'indo-européen) ne se font pas eux-mêmes – quelles que soient la complexité et la multiplicité des niveaux du système auquel nous voudrions les associer. Les systèmes autopoïétiques sont fort intéressants – ce dont témoigne l'histoire de la cybernétique et des sciences de l'information. Ils ne sont pas clos, sphériques, déterministes ou téléologiques. Il n'empêche que ces modèles ne sont pas suffisamment bons pour le monde mortel SF, qui est symchthonien, sympoiétique, toujours composé de partenaires, et ce, de haut jusqu'en bas. Il n'y a, en aucun cas, d'« unités » initiales qui interagiraient ensuite. Le Chthulucène n'est pas clos sur lui-même, ses zones de contact sont partout et font surgir en permanence des vrilles excentriques. Pour rendre compte de la sympoièse, l'araignée est une figure bien meilleure que n'importe quel vertébré de quelque panthéon que ce soit. La tentacularité est symchthonienne ; elle est enroulement en prises abyssales et obscures ; elle est se défaisant, se tissant, passant le relais encore et encore dans des répétitions génératrices qui inventent des façons de vivre et de mourir.

Je pensais faire montre d'une certaine originalité lorsque j'ai commencé à utiliser le terme sympoièse, m'agrippant à lui pour échapper aux séductions de l'autopoïèse, jusqu'à ce que j'apprenne que, dès 1998, M. Beth Dempster avait suggéré d'appeler « sympoiétiques » les systèmes dont la production collective « n'a pas de frontières spatiales ou temporelles bien définies¹⁰. Pour Dempster, beaucoup de systèmes que l'on prend pour autopoïétiques sont en fait sympoiétiques. La philosophie et la biologie ne corroborent plus la notion d'organismes indépendants dans des environnements, c'est-à-dire d'unités en interaction plus des contextes plus des règles. La sympoièse est donc vraiment la règle du jeu. L'individualisme méthodologique amélioré par l'autopoïèse n'est pas suffisamment bon, ni figurativement ni scientifiquement.

SF, faire des figures de ficelle, est sympoiétique. Pensant à partir de et avec mon travail sur les jeux de ficelle et avec un autre compagnon de pensée, Félix Guattari, Isabelle Stengers m'a renvoyé le relais en me faisant remarquer que le motif de ficelles en formation passe et repasse entre les partenaires du jeu, se conservant parfois ou se réinventant par propositions interposées. « Com-menter, si cela signifie penser-avec, c'est-à-dire devenir-avec, est en soi-même une manière de relayer. Mais le fait de savoir que ce que vous prenez a été tendu entraîne une façon particulière de penser 'entre'. Cela n'exige pas de la fidélité, et encore moins de l'allégeance, plutôt un type particulier de loyauté, en réponse à la confiance de la main tendue. [Au moins] deux paires de mains sont nécessaires, et, à chaque étape, l'une sera 'passive', offrant le résultat de son opération précédente, un enchevêtrement de ficelles, afin que l'autre à son tour opère, pour redevenir à nouveau active à l'étape suivante, lorsque lui sera présenté un nouvel enchevêtrement. Mais on peut dire aussi que chaque fois la paire de mains 'passives' est celle qui tient ou est tenue par l'enchevêtrement, pour le 'laisser aller' lorsque l'autre prend le relais. »¹¹ C'est là cultiver la responsabilité dans la passion et dans l'action, le détachement et l'attachement, la capacité de répondre, le savoir et le faire collectifs – une écologie des pratiques. Que nous l'ayons demandé ou non, la figure de ficelle est dans nos mains, réponse à donner à la confiance de la main tendue : penser nous devons.

¹⁰ M. B. Dempster, « A Self-Organizing Systems Perspective on Planning for Sustainability », Master's of Environmental Studies, University of Waterloo, 1998.

¹¹ I. Stengers, « Relaying a War Machine? » in *The Guattari Effect*, éd. E. Alliez and A. Goffey, Continuum, 2011, p. 134-155, cit. p. 134.

Marilynn Strathern est une ethnologue des pratiques de pensée. Elle définit l'anthropologie comme « l'étude des relations entre relations » - un engagement aux conséquences fortes, qui altère corps et âme¹², qui affirme la nécessité d'accepter le risque d'une contingence incessante et celui d'exposer les relations à d'autres relations appartenant à des mondes imprévus. Incarnation savante de la pratique de la fabulation féministe spéculative, Strathern m'a appris – nous a appris – quelque chose de simple mais qui change le jeu : « Cela importe, les idées que nous utilisons pour penser d'autres idées, »¹³ Je composte mon âme dans cet empilement chaud. Les vers ne sont pas humains. Leurs corps ondulants ingèrent et s'étirent, et leurs excréments fertilisent les mondes.

Quelles pensées pensent les pensées, cela importe. Que signifie renoncer à la capacité de penser ? Ces temps que l'on nomme Anthropocène sont des temps d'urgence multispécifique, y compris humaine : des temps de mort et d'extinction de masse ; des temps de désastres qui arrivent à toute vitesse, et dont l'imprévisibilité spécifique est sottement confondue avec une inconnaissabilité ; des temps de refus de savoir et de cultiver la capacité de respons-abilité/réponse-abilité ; des temps de refus d'être présent dans et pour la catastrophe qui vient ; des temps d'aveuglement du regard sans précédent. Dire « sans précédent » au vu des réalités des derniers siècles a certainement quelque chose de presque unimaginable. Comment pouvons-nous penser dans des temps d'urgences *sans* les mythes complaisants et auto-réalisateurs d'apocalypse, alors que chaque fibre de nos êtres est entrelacée à, complice même de, la toile des processus qui doivent, d'une manière ou d'une autre, être reconfigurés ?

Instruite par Valérie Hartouni, je me tourne vers l'analyse qu'a proposée Hannah Arendt de l'incapacité à penser du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann. Dans ce renoncement à penser se situe le type particulier de « banalité du mal » qui pourrait donner réalité au désastre de l'Anthropocène, avec l'explosion de ses génocides et de ses spécicides¹⁴. Arendt a vu en Eichmann non une monstruosité incompréhensible mais quelque chose de beaucoup plus effrayant – elle a vu la toute banale absence de pensée. Il n'y avait là qu'un être humain incapable de rendre présent pour lui-même ce qui était absent, ce qui n'était « pas lui », incapable de cheminer, de nouer, de suivre les lignes qui font vivre et mourir, qui ne pouvait cultiver la respons-abilité, ne pouvait rendre présent à lui-même ce qu'il faisait, ne pouvait vivre les conséquences ou avec les conséquences, ne pouvait composer. Pour Eichmann, la fonction et le devoir étaient importants, pas le monde. La négation, l'évidement ne se font pas sentir. Le vide est rempli par l'évaluation de l'information, la détermination des amis et des ennemis, l'affairement. Il ne s'agit pas d'un déficit émotionnel, d'un manque de compassion mais d'un abandon plus profond à l'immatérialité, à l'indifférence aux conséquences, à la non-pensée. Eichmann était astralisé, abstrait des embrouilles de la pensée, fixé à la pratique du *business-as-usual*, quel qu'il soit. Pas moyen que le monde puisse devenir pour lui et ses héritiers – nous ? – une « matière à soin. »¹⁵ Le résultat a été la participation active à un génocide.

¹² M. Strathern, *The Relation: Issues in Complexity and Scale*, Prickly Pear Press, 1995; *Partial Connections*, Rowman and Littlefield, 1991.

¹³ M. Strathern, *Reproducing the Future*, Manchester University Press, 1992, p. 10. Ce que j'ai appris d'elle me fait ajouter : "It matters what thoughts think thoughts. It matters what knowledges know knowledges. It matters what relations relate relations. It matters what worlds world worlds. It matters what stories tell stories."

¹⁴ H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, édition révisée, Folio histoire, 1997; V. Hartouni, *Visualizing Atrocity: Arendt, Evil, and the Optics of Thoughtlessness*, New York University Press, 2012.

¹⁵ M. Puig de la Bellacasa, « Matters of Care in Technoscience » in *Social Studies of Science* 41, 1, 2011, p. 85-106.

Anna Tsing, anthropologue connaisseuse des tissus du capitalisme hétérogène, du globalisme, des mondes voyageurs et des localités, étudie les « arts de vivre sur une planète abîmée. »¹⁶ Elle met en œuvre une pensée d'un genre qui doit être cultivé au milieu des urgences trop ordinaires de la montée des extinctions multispécifiques, des génocides, des devenirs miséreux, des exterminations. Je nomme tout cela urgences et non fléaux, pour éviter tout ce qui se rapprocherait de l'apocalypse et de ses mythologies. Les urgences ont des temporalités différentes et ces temps sont nôtres. Ce sont des temps d'urgence qui demandent de nouvelles histoires.

Tsing suit les champignons matsutake dans leurs agencements explosifs de Japonais, d'Américains, de Chinois, de Hmong, de Lao, de Mexicains, de spores et de tapis fongiques, de chênes et de pins, de symbioses mycorhiziennes, de cueilleurs, d'acheteurs, d'expéditeurs, de restaurateurs, de consommateurs, d'hommes d'affaire, de scientifiques, de forestiers, de séquenceurs d'ADN et de bien d'autres espèces en changement. Elle pratique la sympoièse en des temps à fleur de nerf. Elle refuse de détourner les yeux ou de réduire l'urgence de la terre à un système abstrait de causalités destructrices tels une Loi de l'Espèce Humaine, ou un Capitalisme indifférencié. Elle montre que la précarité – l'échec des promesses mensongères du Progrès Moderne – caractérise aujourd'hui la vie et le mort de toutes les créatures terriennes. Elle cherche les éruptions inattendues de vitalité et les pratiques contaminées, balbutiantes, inachevées qui font la vie dans les ruines. Elle fait exister la force des histoires. Elle fait sentir charnellement combien il importe de savoir quelles histoires racontent les histoires afin de cultiver une pratique de soin et de pensée. « Si une foule d'histoires inquiétantes est la meilleure façon de dire la diversité contaminée, il est temps de faire participer cette foule à nos pratiques de connaissance... Que matsutake accepte d'émerger dans des paysages dévastés nous permet d'explorer les ruines que sont devenus nos habitats collectifs. Suivre matsutake nous guide vers des possibilités de coexistence au milieu des désordres environnementaux. Ceci ne justifie en rien de nouveaux dégâts humains. Mais matsutake indique une sorte de survie collaborative. Nous avons besoin de ce savoir-faire pour **vivre dans les ruines**.¹⁷ »

Il n'y a pas de leçon simple, qu'elle soit éthique, politique ou théorique, à extraire du travail de Tsing mais il y a une force engagée avec et dans le monde, une pratique de pensée impossible pour les héritiers d'Eichmann. Il n'y a pas de désir de salut ou d'autres sortes de politique optimiste mais pas non plus de quiétisme cynique. Tsing propose plutôt un engagement à vivre et à mourir dans la responsabilité et en compagnie inattendue.

Le philosophe écologiste et ethnographe des situations multispécifiques Thom van Dooren habite lui aussi les complexités superposées des manières de vivre en un temps d'extinction, d'extermination et de récupération partielle. Il ajoute de la profondeur à ce que penser veut dire, à ce que cela exige de chacun.e d'entre nous. Dans *Flight Ways*, van Dooren accompagne cinq espèces d'oiseaux vivant au bord de l'extinction et se demande ce que signifie ouvrir et maintenir ouvert un espace pour l'autre. Maintenir ouvert n'a rien d'innocent ou d'évident pour une pratique éthique ; même lorsqu'il y a réussite, celle-ci a un prix de souffrance autant que de survie, pour les individus et les groupes. Etudiant le programme de conservation de la *Grue blanche* d'Amérique du Nord, van Dooren détaille les différentes formes de captivité et de mise au travail multispécifiques, de vie forcée, de travail reproductif et de mort par

¹⁶ « Anthropocene: Arts of Living on a Damaged Planet », conférence organisée par Anna Tsing, University of California Santa Cruz, May 2014.

¹⁷ Citation extraite de A. Tsing, *Living in the Ruins: Precarity, Life on Earth, Mushrooms*, Manuscrit.

substitution – ce qu’il s’agit de ne pas oublier, surtout lorsque le projet réussit. Maintenir l’espace ouvert pourrait – ou pourrait ne pas – retarder l’extinction sur des modes qui rendent possibles la composition ou la recomposition d’agencements prospères. *Flight Ways* montre que l’extinction n’est pas un point, un événement ponctuel mais une mort lente et prolongée, qui détruit l’étoffe des continuités dans le monde pour beaucoup d’espèces, y compris des peuples historiquement situés¹⁸.

Van Dooren propose que le deuil appartienne de manière intrinsèque à la culture de la respons-abilité. A propos des efforts de conservation des corneilles d’Hawaï (‘Alalā pour les Hawaïens, *Corvus hawaiiensis* pour les Linnéens), dont les habitats forestiers, les ressources alimentaires, les petits et les partenaires ont à peu près disparu, van Dooren nous dit que ce ne sont pas seulement les humains qui pleurent la perte d’êtres aimés, de lieux, de modes de vie. D’autres vivants ont du chagrin. Les corvidés sont affligés par la perte affirment tant les études comportementales que l’histoire naturelle intime. Ni la capacité, ni la pratique du deuil ne sont une spécialité humaine. Penser demande d’apprendre à être en deuil-avec. « Le deuil, c’est séjourner avec une perte, en venir à apprécier ce qu’elle signifie, comment le monde a changé et comment nous devons *nous-mêmes* changer, renouveler nos relations si nous voulons aller de l’avant depuis où nous sommes. Dans ce contexte, un véritable deuil doit nous ouvrir à la conscience de notre dépendance à, et de nos relations avec, ces innombrables autres poussés vers le seuil de l’extinction... La réalité est qu’il *n’est pas* possible d’éviter la nécessité d’un travail culturel difficile de réflexion et de deuil. Ce travail ne s’oppose pas à l’action pratique mais est requis par toute réponse viable et informée. » Le chagrin est un chemin vers la compréhension de l’entrelacs partagé entre ce qui vit et ce qui meurt ; les humains doivent pleurer *avec* car nous participons et appartenons à ce tissu de perte. Sans mémoire soutenue, nous ne pouvons apprendre à vibrer avec les fantômes et ne pouvons donc pas penser. Comme les corneilles et avec les corneilles, vivantes et mortes, « nous sommes en jeu dans la compagnie les uns des autres. »¹⁹

Au moins un fil SF de plus est crucial pour la pratique de penser, qui doit être penser-avec : raconter des histoires. Ursula Le Guin m’a appris l’art de raconter des histoires selon la théorie du sac à provisions. Ses théories, ses histoires sont de grands sacs qui permettent de collecter, de transporter et de dire les affaires qui nous font vivre. « Une feuille une gourde un coquillage un filet un panier une écharpe un sac une bouteille une boîte un pot un récipient. Quelque chose qui porte. Qui contient. »²⁰ L’histoire de la terre a été largement écrite sous le joug de la beauté imaginaire des premiers mots et des premières armes, des premiers mots *en tant qu’armes* et vice-versa. L’outil, l’arme, le mot : c’est le mot qui s’est fait chair à l’image du dieu céleste ; c’est Anthropos ; c’est l’histoire tragique à un seul véritable acteur, un seul véritable faiseur de monde, le héros ; c’est le récit d’origine, celle du chasseur qui cherche la proie

¹⁸ T. van Dooren, *Flight Ways: Life and Loss at the Edge of Extinction*, Columbia University Press, 2014. Van Dooren s’inspire de Deborah Bird Rose à propos de la destruction de l’étoffe des continuités, du meurtre des générations, ce que Rose a appelé « double mort » dans *Reports from a Wild Country* (University of New South Wales Press, 2004).

¹⁹ T. van Dooren, <http://extinctionstudies.org/2013/11/10/keeping-faith-with-death-mourning-and-de-extinction/>; *Flight Ways*, « Mourning Crows: Grief in a Shared World. » Thom écrit dans un échange SF avec Vinciane Despret à propos d’apprendre à être affecté. V. Despret, “The Body we Care for: Figures of Anthro-zoogenesis,” in M. Akrich and M. Berg, eds, *Body and Society* 10, 2-3 (2004):111-34.

²⁰ U. K. Le Guin, « The Carrier Bag Theory of Fiction » in *Dancing at the Edge of the World*, Harper and Row, 1989, p. 166. L’essai de Le Guin (©1986) a nourri ma pensée à propos des récits dans la théorie de l’évolution dans Donna J. Haraway, *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, Routledge, 1989. Le Guin s’est inspirée de Elizabeth Fisher, *Women’s Creation*, McGraw-Hill, 1975, en un temps où des histoires grandes, courageuses, spéculatives, concrètes agitaient la théorie féministe.

à tuer et qui ramène son butin terrible. Tous les autres, dans ce type d'histoire viriloïde, sont accessoire, support, espace pour l'intrigue, proie. Ils n'ont pas d'importance, leur rôle est d'être l'obstacle à vaincre, le chemin, le canal, mais pas le voyageur, pas celui qui engendre. La dernière chose que le héros veuille savoir est que ses mots et ses armes si magnifiques seront dépourvus de valeur sans un sac, un récipient, un filet.

Et pourtant il faut un sac pour s'aventurer loin de chez soi. Comment une écharpe, un pot, une bouteille entrent-ils tout à coup dans l'histoire ? Comment ces humbles choses permettent-elles à l'histoire de continuer ? Ou, peut-être même pire pour le héros, comment ces objets concaves, évidés, ces trous dans l'Être engendrent-ils dès le tout début des histoires plus riches, plus curieuses, plus denses, des histoires décalées, non ajustées, sans conclusion, des histoires où il y a de la place pour le chasseur mais dont il n'a pas été, et dont il n'est pas, le sujet, lui l'Humain qui se fait lui-même, la machine faiseuse d'humains de l'histoire. La courbure légère d'une coquille qui contient juste un petit peu d'eau, juste quelques graines à donner ou à recevoir, suggère des histoires de devenir-avec, d'induction réciproque, d'espèces compagnes dont la vie et la mort n'ont pas pour rôle de donner un sens final aux fabriques de récits et de mondes. Avec une coquille et un filet, devenir humain, devenir humus, devenir terrien prend une autre forme – la forme enroulée, sinueuse, du devenir-avec.

Le Guin met tout de suite les choses au point pour nous toutes qui nous méfions des holismes et des organicismes gentils et sentimentaux : « [Je ne suis] pas, disons-le tout de suite, une humaine non-agressive et non-combattive, je suis une femme vieillissante et en colère cognant tout autour de moi avec mon sac à main, repoussant les voyous... C'est une de ces maudites choses que vous devez faire pour continuer à cueillir de la folle avoine et raconter des histoires. »²¹ Il y a de la place pour le conflit dans les histoires de Le Guin mais ses sacs à provision sont pleins de beaucoup d'autres choses, en un merveilleux désordre, à utiliser pour redire, pour ressemer, des possibilités d'avancer maintenant comme de pénétrer dans l'histoire profonde de la terre. « Il peut sembler que l'histoire [héroïque] touche à sa fin. De crainte qu'il n'y ait plus d'histoire du tout à raconter, certaines d'entre nous, ici dehors, dans les avoines folles, glanant dans des champs étrangers, nous pensons que nous ferions mieux de commencer à en raconter une autre, avec laquelle, peut-être, les gens puissent continuer lorsque l'ancienne sera finie... Et donc c'est avec un certain sentiment d'urgence que je cherche la nature, le sujet, les mots de cette autre histoire, celle qui n'a pas été racontée, l'histoire de vie. »²²

Comme Le Guin, Bruno Latour comprend passionnément le besoin de changer d'histoire, d'apprendre, d'une manière ou d'une autre, à raconter – à penser – autre chose que l'histoire viriloïde des Humains dans l'Histoire, lorsque foisonnent les savoirs de comment se tuer les uns les autres et, dans le même mouvement, de tuer des multitudes innombrables de terriens. Penser nous devons. Nous devons penser. Ce qui signifie simplement nous *devons* changer d'histoire ; l'histoire *doit* changer. En ce temps terrible appelé Anthropocène, Latour soutient que les bases de la géopolitique se sont désintégrées. Aucune des parties en crise ne peut en appeler, afin de mettre tout le monde d'accord, à la Providence, à l'Histoire, à la Science, au Progrès ou à aucun autre truc divin en-dehors de la mêlée²³. Un monde commun vivable doit être composé, morceau par morceau, ou pas du tout. A la recherche de pratiques compositionnistes

²¹ Le Guin, « Carrier Bag », p. 169.

²² *Ibid.*

²³ Pour le « truc divin », voir « Savoirs situés » (1988) traduction O. Bonis in *Des singes, des cyborgs et des femmes*, Editions Jacqueline Chambon, 2009 ?

capables de construire de nouveaux collectifs, Latour plaide pour que nous racontions des « Gaïahistoires », dans lesquelles « tout ce qui était support et agents passifs seront devenus actifs sans pour autant devenir acteurs participant à un scénario géant écrit par une entité omnisciente. »²⁴ Celles et ceux qui racontent des Gaïahistoires sont les Terriens, celles et ceux qui rejettent les plaisirs douteux associés aux intrigues transcendantes de la modernité et la division purificatrice entre nature et culture. Pour Latour nous sommes confrontés à une opposition nette : « Certains se préparent à vivre en Terriens dans l'Anthropocène ; d'autres décident de rester Humains dans l'Holocène. »²⁵

Dans beaucoup de ses textes, Latour développe un langage et des images mobilisant les épreuves de force. A propos de l'Anthropocène et des Terriens, il étend cette métaphore pour construire la différence entre une action de police, où la paix est rétablie dans les termes d'un ordre préexistant, et la guerre ou la politique, où de véritables ennemis doivent être vaincus pour que s'instaure ce qui sera. Latour est déterminé à éviter les idoles d'une solution toute faite, comme les Lois de l'Histoire, la Modernité, l'Etat, Dieu, le Progrès, la Raison, la Nature, la Technologie ou la Science. Il est également déterminé à éviter le manque débilant de respect pour la différence et la finitude partagée, manque inhérent au rapport entre ceux qui connaissent les réponses et ceux qui auraient seulement besoin de les apprendre – par la force, la foi ou une pédagogie auto-assurée. Ceux qui « croient » qu'ils ont les réponses aux urgences d'aujourd'hui sont terriblement dangereux. Ceux qui refusent de prendre parti *pour* certaines façons de vivre (et de mourir) et non d'autres le sont aussi. Etats de chose, matière à préoccupation²⁶, affaire de soin sont noués en figures de ficelle dans SF.

Latour accepte pleinement les sciences, pas la Science. En géopolitique, « la décision quant à ce qui compte en tant que faits ne peut être déléguée à une autorité unifiée plus élevée qui aurait fait le choix à *notre place*. »²⁷ Latour *s'aligne* sur les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat ; il ne *croit* pas en ses évaluations et ses rapports. Il se solidarise avec certains mondes et certains énoncés et non d'autres.

On n'entendra pas la « décision » de Latour sur un mode individualiste ; il est compositionniste, résolu à comprendre comment un monde commun, comment des collectifs, se construisent les uns avec les autres, jamais exclusivement humains. Ce n'est ni du relativisme ni du rationalisme ; c'est du SF, ce que Latour appellerait à la fois sciences et scientfiction, ce que j'appellerais à la fois sciences et fabulation spéculative – de toute façon des sciences politiques selon nos approches alignées.

L'« alignement » est une métaphore riche pour qui chemine, pour les Terriens. En outre, le terme ne résonne pas aussi facilement que celui de « décision » avec le discours moderniste libéral du choix, au moins aux Etats Unis. Par ailleurs, le refus de la catégorie

²⁴ B. Latour, « Facing Gaia: Six Lectures on the Political Theology of Nature », Gifford Lectures, 18-28 février, 2013, Troisième conférence, « A Secular Gaia. »

²⁵ B. Latour, « War and Peace in an Age of Ecological Conflicts », Conférence au Peter Wall Institute, Vancouver, 23 Septembre 2013. La proportion mise en place par Latour est tonique. Humains/*business-as-usual*//Terriens/subversion totale.

²⁶ L'article de Latour « Why Has Critique Run Out of Steam? From Matters of Fact to Matters of Concern » in *Critical Inquiry*, 30, 2, 2004, p. 225-248, a fait date pour notre compréhension collective des pièges corrosifs, producteurs de leur propre évidence, auto-fondés de la critique en termes de « n'est rien que ». Cultiver la respons-abilité demande mieux de notre part, à savoir le risque d'être pour certains mondes et non d'autres. Dans un peuplement du monde SF Maria Puig de la Bellacasa a re-composé les « matters of concern » de Latour afin de les faire fermenter en « matters of care. » (« Matters of Care in Technoscience: Assembling Neglected Things » in *Social Studies of Science*, 41, 1, 2011, p. 85-106)

²⁷ B. Latour, « War and Peace in an Age of Ecological Conflicts ».

moderniste de croyance est crucial pour ma tentative de nous persuader d'habiter le Chthulucène et ses tâches tentaculaires. Comme moi-même, Latour est un matérialiste véritable et complet, engagé dans une écologie des pratiques au sein des embrouilles de manières de vivre et de mourir compliquées. L'alignement, dans un monde se peuplant de manière tentaculaire, est une affaire sérieusement enchevêtrée !

Alors que je partage passionnément avec lui le refus tant de ce qui se donne comme certain que des trucs divins, je pense que le trope des épreuves de force auquel Latour en appelle de manière permanente est inutile et qu'il rend les nouvelles histoires dont nous avons besoin plus difficiles à raconter. Latour définit la guerre par l'absence d'arbitre de telle sorte que ce sont les épreuves de force qui doivent déterminer l'autorité légitime. Les Humains dans l'Histoire et les Terriens dans l'Anthropocène sont engagés dans des épreuves de force sans Arbitre qui puisse établir ce qui est/était/sera. L'Histoire ou les Gaïahistoires, tel est l'enjeu. Ces épreuves – la guerre des Terriens et des Humains – ne seront pas menées avec des fusées et des bombes, mais avec toutes les autres ressources imaginables et sans truc divin venu d'en haut qui décide de la vie et de la mort, de la vérité et de l'erreur. Il reste cependant que nous sommes toujours dans l'histoire du héros, avec ses mots et ses armes magnifiques, pas dans les histoires de sac à provision.

La pensée et les histoires de Latour ont besoin d'ennemis d'un type spécifique. Il s'inspire de la « théologie politique » de Carl Schmitt, une théorie de la paix par la guerre, avec l'ennemi en tant qu'*hostis*, avec toutes ses tonalités d'hôte, d'otage, d'invité et d'ennemi honorable. Pour Schmitt et Latour, ce n'est qu'avec cette sorte d'ennemi qu'il y a respect et possibilité de conflit moins meurtrier (il est difficile de nier que ceux qui opèrent selon les catégories de l'Autorité et de la croyance et sont perdus sans un Arbitre préétabli soient portés à l'extermination et au génocide.) L'*hostis* demande mieux. Cependant toute l'action reste prise dans l'étau narratif des épreuves de force, des combats mortels, et la connaissance de comment se tuer les uns les autres reste centrale. Latour insiste qu'il ne *désire* pas cette histoire, mais il n'en propose pas d'autre. La seule possibilité véritable de paix réside dans cette notion d'ennemi respectable, d'*hostis*, et dans les épreuves de force²⁸.

²⁸ A propos de l'appui qu'il prend sur Schmitt, voir Latour « Facing Gaïa », Conférence 5, « War of Humans and Earthbound » : « Si les Humains sont en guerre avec elle [Gaïa], qu'en est-il de ceux que j'ai appelés les Terriens ? Peuvent-ils être 'artisans de la paix' ? » Cette paix est ce que Latour travaille à nourrir. Latour et moi avons tous les deux mangé l'« hôte » lors des banquets sacrificiels eucharistiques, et nous savons donc ce que veut dire appartenir à un monde matériel-sémiotique où le signe et le signifiant ont imploré en une chair signifiante. L'un et l'autre nous ne correspondons pas très bien aux normes de la sémiotique protestante profane qui domine l'Université et la Science, et cela se marque dans nos approches des *sciences studies*, entre autres. Mais l'« hôte » que nous avons mangé – notre communion – est fermement arrimé dans l'histoire du sacrifice acceptable pour le Père. Latour et moi avons mangé trop et trop peu lorsque nous avons consommé cet hôte et refusé (et nous le refusons toujours) de le renier. Si l'hôte de Schmitt me donne des crises d'indigestion, il y a d'autres hôtes, plus proches des êtres chthoniens et tentaculaires dans le sac à provision où, avec de la chance, Latour et moi pourrions être réunis et transformés par une vieille femme récoltant de quoi dîner. Nous pourrions être autorisés à séjourner comme hôtes, comme espèces compagnes, spécialement si nous sommes sur le menu. L'hôte est l'habitat du parasite, sa condition de vie et de continuation. Il est dans la zone de contact dangereuse, faiseuse de monde, de la symbiogenèse et de la sympoièse. C'est dans cette zone que de nouveaux ordres bricolés, suffisamment bons, peuvent, éventuellement, émerger des associations amORAles, opportunistes entre l'hôte et le parasite. L'estomac abyssal de Gaïa, habitat des pouvoirs chthoniens, est le sac à embrouilles SF, où continuer est toujours un enjeu.

Mais pas si vite ! Je ne suis pas contre les épreuves de force ; après tout, j'aime le basket ball féminin. Mais je pense que les épreuves de force renvoient à la vieille histoire. Surévaluées, elles sont comme la tâche sans fin de nettoyer les WC – nécessaires mais radicalement insuffisantes. D'autre part, il y a d'excellentes toilettes à

Les ennemis de Schmitt ne permettent pas que change la substantifique moelle de l'histoire. Les Terriens ont besoin d'une histoire de vie plus tentaculaire, moins binaire. Les Gaïahistoires de Latour méritent de meilleurs compagnons conteurs que Schmitt. La question « avec qui penser ? » est immensément matérielle. Je ne pense pas que, posé en termes d'Anthropocène, le dilemme de Latour puisse trouver solution. Ses Terriens devront s'aventurer dans le Chthulucène afin de nouer compagnie avec la multitude de ce qui, sinueux, sans héroïsme, tentaculaire, effrayant, fabrique en permanence des sacs à provision matériels-sémiotiques qui ne servent pas à grand-chose dans les épreuves de force mais sont susceptibles de ramener à la maison et de partager des moyens de bien vivre et de bien mourir, peut-être même les moyens d'une récupération écologique tant pour les créatures humaines que non humaines.

Isabelle Stengers, quant à elle, pense ce temps que l'on dit Anthropocène ainsi que « Gaïa aux figures multiples » (c'est son terme) dans un rapport de friction compagne avec Latour. Comme Latour, elle affirme avec vigueur la nécessité de changer d'histoire et évoque le nom de Gaïa à la manière de James Lovelock et de Lynn Margulis. Cette figure de Gaïa est autopoïétique²⁹ mais Stengers en fait une figure située, relative aux modèles qui l'interrogent. Le fonctionnement « autopoïétique » de Gaïa n'est pas sa vérité, mais ce que « nous » (modernes) sommes capables de déchiffrer à partir de nos modélisations. C'est le visage, équations, nombres et observations, qu'elle tourne vers nous³⁰. C'est pourquoi elle insiste : ce qu'elle nomme Gaïa n'est pas une personne. Gaïa ne se soucie, ni ne peut se soucier, des intentions, désirs ou besoins des humains, ni des autres vivants, mais elle nous met en spécifiquement question, nous qui avons tout à la fois provoqué et produit les moyens de caractériser la brutale mutation qui menace le caractère viable des présents et des futurs humains et non-humains. Gaïa ne désigne pas une liste de questions en attente des bonnes réponses politiques. Gaïa est un événement intrusif qui défait nos modes de pensée routiniers. « Elle est ce qui met spécifiquement en question les histoires et les mises en scène des histoires modernes. Il n'y a qu'un seul véritable mystère en jeu : c'est la réponse que nous, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à cette histoire, pourraient être capables de créer face aux conséquences de ce que nous avons provoqué. »³¹

Et donc, qu'avons-nous provoqué ? Il est plus que temps de se tourner vers la chose spatio-temporelle-globale appelée Anthropocène. Le terme a été créé au début des années 80 par Eugène Stoermer, un expert en diatomées d'eau douce. Il se référait aux

compost. Nous pouvons externaliser certaines épreuves de force, les confier aux microbes toujours prêts, afin de donner plus de temps et d'espace pour d'autres embrouilles.

²⁹ L'autopoièse était cruciale pour la théorie de la symbiogenèse de Margulis. Je pense que si elle était vivante aujourd'hui elle préférerait les puissances figurales-conceptuelles de la sympoièse. Gaïa a été prise par erreur pour un système autopoïétique mais est réellement sympoiétique. Elle a besoin d'un relooking qui la lie avec d'autres êtres tentaculaires sympoiétiques afin de faire compost, de continuer.

L'histoire de Gaïa a été domestiquée par Hésiode qui en a fait la demeure toujours sûre des Immortels, de ceux qui possèdent l'Olympe au-dessus et les profondeurs du Tartare en-dessous. Les être chthoniens répondent : stupidité ! Gaïa est des leurs, une menace tentaculaire permanente pour les Olympiens astralisés, pas leur lieu de séjour, à eux et aux générations successives de dieux rangés selon des généalogies bien propres. Quoiqu'écrit dans une langue d'une beauté émouvante, le récit d'Hésiode est le vieux récit viriloïde installant ses canons dès le huitième siècle avant notre ère.

³⁰ E-mail de Stengers à Haraway, 9 mai 2014. Stengers elle-même a toujours pensé la Gaïa de Lovelock et Margulis en conjonction avec son travail avec Ilya Prigogine, qui a montré que de forts couplages non linéaires entre processus loin de l'équilibre peuvent entraîner des changements globaux d'activité (I. Prigogine et I. Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Gallimard, 1979). C'est pourquoi sa Gaïa intrusive a été « chatouilleuse » dès le départ, jamais « homéostatique ».

³¹ E-mail de Stengers à Haraway, 14 janvier 2014. Voir aussi I. Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, La Découverte, 2009.

données de plus en plus nombreuses portant sur les effets à l'échelle terrestre des activités humaines. Le nom Anthropocène est devenu la vedette des discours sur la globalisation en 2000, lorsque Paul Crutzen, Prix Nobel et chimiste de l'atmosphère, s'est joint à Stoermer pour proposer que la transformation causée par les activités humaines mérite de définir une nouvelle époque géologique, succédant à l'Holocène qui a commencé à la fin de la dernière glaciation, il y a environ douze mille ans.³² Les données se sont multipliées depuis, qui montrent notamment que l'acidification et le réchauffement des eaux océaniques décomposent rapidement les écosystèmes des récifs de coraux, laissant d'immenses squelettes fantomatiques, les coraux blanchis, morts ou mourants. Qu'un système symbiotique peuplé de mondes – le corail avec ses associations aquatiques de cnidaires et de zooxanthelles et de tant d'autres créatures – ait indiqué la transformation globale en cours hante notre histoire.

L'Anthropocène s'est installé dans les discours médiatiques et scientifiques dans le contexte des tentatives urgentes de trouver les moyens de caractériser, de théoriser, de modéliser et de gérer une Grosse Chose appelée Globalisation. Les modèles de changement climatique constituent une boucle de rétroaction positive puissante, provoquant un changement d'état dans les systèmes de discours politiques et écologiques.³³ En 2008, bien des scientifiques avaient adopté ce terme et des myriades de projets de recherche, de performances, d'installations, de conférences dans le champ des arts, des sciences sociales et des humanités ont jugé le mot obligatoire. Mais pendant ce temps là les brûleurs de fossiles ont montré leur résolution à produire autant de nouveaux fossiles que possible, aussi vite que possible. Le Festival du *Burning Man*, on peut le dire³⁴ !

Lorsqu'il est question de brûler, l'envergure des ambitions de l'homme-faiseur de fossiles – de cet Anthropos³⁵ dont le projet ardent d'extinctions accélérées lui vaut de

³² La plupart des scientifiques et des environnementalistes font commencer l'Anthropocène à la fin du 18^{ème} siècle, avec l'explosion de l'utilisation du charbon. Un exceptionnalisme plus profond marque les propositions qui désignent *Homo sapiens* chassant de grandes proies et domestiquant plantes et animaux.

³³ Pour une rencontre ethnographique puissante, dans les années 1990, avec les modélisations du changement climatique, voir A. Tsing, *Friction: an Ethnography of Global Connection*, Princeton University Press, 2005, p. 88-112. A sa première conférence sur la modélisation du climat, en 1995, elle a eu une illumination : « *l'échelle globale domine parce que c'est l'échelle du modèle.* » (p. 103) « L'intégration des échelles plus petites dans l'échelle globale ; l'extension des modèles pour tout inclure ; la construction de modèles motivée par la politique. Ensemble ces traits permettent aux modèles d'amener les diplomates à la table de négociation. » (p. 105). Tsing, comme Latour et Stengers, nous mène à la question clef : « Serait-il possible de prendre en compte les origines collaboratives de la nature sans perdre les avantages de la portée globale [des modèles] ? » (p. 95) « Comment les savants pourraient-ils relever le défi de libérer les imaginations critiques du spectre de la conquête néo-libérale – une, universelle, globale ? » (p. 77) L'appréciation des « mauvaises herbes envahissantes » est indispensable : « Etre consciente de la nécessité de coalitions prudentes avec ceux dont les connaissances et les plaisirs ont d'autres sources est le début d'un environnementalisme non-impérialiste » (p. 170)

L'*hostis* n'apparaîtra pas dans ce tissage de figures de ficelles, mais les champignons, comme guides pour vivre dans les ruines, le feront certainement.

³⁴ Le *Burning Man* est l'énorme festival annuel d'art et d'anarchisme (commercial) qui se tient au Black Rock Desert dans le Nevada et sur la Baker Beach de San Francisco depuis 1986-1990. A l'origine, il s'agissait de la célébration du solstice d'été par les artistes de San Francisco. Les extravagances globalisantes de l'Anthropocène ont peu à voir avec ces événements imprégnés d'art et de drogue, mais les photos de l'immense Homme enflammé, mis à feu pendant le festival, est irrésistible. Les premières effigies qui brûlèrent sur la plage de San Francisco étaient celles d'un Homme de bois de moins de trois mètres accompagnés d'un chien plus petit. En 1988, l'Homme mesurait plus de douze mètres et le chien avait disparu. Relocalisé au Nevada, l'Homme a atteint près de trente-deux mètres en 2011. C'est l'Amérique : extra-large est la règle du jeu.

³⁵ « Anthropos » est ambigu ; son étymologie est discutée. Mais ce à quoi il ne donne jamais figure est son lieu natif fécond, la terre multispécifique. Le *On Line Etymology Dictionary* indique que le mot vient du grec *aner*, « homme », par oppositions à une femme, un dieu, un garçon. Je l'aurais soupçonné ! Ou alors, « Anthropos »

donner un nom à une époque géologique – dépasse l'entendement. On aurait pu penser que le rythme de développement des énergies renouvelables allait diminuer sinon éliminer la passion de brûler toujours plus de combustible fossile. Il n'en est rien. La situation est pire que ce qu'en peuvent comprendre celles et ceux qui lisent attentivement la presse et les rapports du GIEC. Toutes les technologies et mesures stratégiques imaginables et inimaginables sont mobilisées par les grands protagonistes du jeu global pour extraire jusqu'à la dernière calorie de combustible fossile, à n'importe quelle profondeur, dans n'importe quelle formation, sable, boue ou rocher, et quelle que soient les horreurs impliquées. Et pour brûler cette calorie avant que quelqu'un d'autre ne s'en empare et la brûle, dans la grande histoire viriloïde des premiers et des derniers mots, des premières et des dernières armes³⁶.

Lors d'une réunion de l'*American Geophysical Union* à San Francisco, en 2012, Brad Werner, ingénieur des systèmes complexes, a tiré une conclusion très simple : scientifiquement parlant, le capitalisme global « a rendu l'épuisement des ressources si rapide, commode et sans frontière que la réponse des 'systèmes terre-humains' est devenue dangereusement instable. » Et donc, a-t-il affirmé, la seule chose scientifique à faire est : Se Révolter ! Les mouvements collectifs, non les seuls individus, sont d'une importance critique. Ce qui est requis est un mode d'action et de pensée qui ne se plie pas à la culture capitaliste globale ; ceci, a conclu Werner, n'est pas une question d'opinion mais de dynamique géophysique. Le journaliste qui rendait compte de la séance a résumé ainsi l'exposé de Werner : « sa recherche montre que notre paradigme économique tout entier est une menace pour la stabilité écologique. »³⁷ Werner n'est ni le premier ni le dernier chercheur et fabricant de matière à préoccupation à affirmer cela, mais il le fait avec une clarté tonique. Révolte ! Penser nous devons ; nous devons penser. Penser vraiment, pas comme Eichmann l'Inconséquent. Bien sûr, le diable est dans les détails – comment se révolter ? Comment compter et ne pas seulement vouloir compter ?

Une chose au moins est tout à fait claire. Même s'il est pris dans l'universel générique masculin, même s'il ne regarde que vers le haut, l'Anthropos n'a pas commis l'hydrofracturation et il ne devrait pas donner son nom à cette époque amoureuse de la double mort. L'Anthropos n'est pas le *Burning Man*. Mais comme le mot est déjà bien stabilisé nous ne pourrions nous en passer. Je l'utiliserai donc aussi, mais avec

s'explique parfois par la composition de *aner* et *ops* (génitif *opos*), qui veut dire œil ou visage. Et donc, littéralement, « celui qui a le visage d'un homme ». Les spécialistes de la Bible ont des difficultés à inclure les femmes dans l'*anthropos* grec et cela complique les traductions de manière fascinante (<http://www.bible-researcher.com/anthropos.html>). D'autres sources proposent « celui qui regarde vers le haut » (contrairement aux animaux) [<http://goo.gl/hQBAfo>]. L'Anthropos n'est PAS le Terrien de Latour. Eugene Stoermer et Paul Crutzen ne se sont pas arrêtés à ces ambiguïtés. Regardant vers le haut, leurs yeux humains scrutaient la charge de CO₂ de l'atmosphère terrestre. Mais aussi, nageant dans la mer avec les êtres tentaculaires, ils ont perçu avec les yeux-palpeurs des créatures marines en symbiose agonisante avec les coraux.

³⁶ La pollution par l'exploitation des sables bitumeux brise le cœur et déchire les branchies de chaque créature terrienne ou gaïenne. L'eau toxique issue de l'extraction des sables dans le nord de l'Alberta, au Canada, forme une nouvelle Région des grands Lacs, avec, tous les jours, de nouveaux bassins géants. La superficie couverte par ces « lacs » est aujourd'hui 50% plus grande que celle de la région de Vancouver, et elle s'étend rapidement. Les opérations d'extraction ne restituent pratiquement rien des énormes quantités d'eau qu'elles emploient aux cycles naturels. Les peuples terriens qui tentent de faire pousser des choses aux bords de ces eaux aux couleurs alarmantes, remplies des résidus d'extraction, disent que, si elle est jamais possible, la restauration d'écosystèmes sympoiétiques biodivers prendra des siècles. Le Capitalocène en action ! Voir à ce sujet l'*Indigenous Environmental Network* (<http://www.iencanada.org/what-we-do/tar-sands/>).

³⁷ N. Klein, « How Science is Telling Us All to Revolt », *New Statesman*, 29 octobre 2013 [<http://www.newstatesman.com/2013/10/science-says-revolt>].

parcimonie ; ce que et ceux que, l'Anthropocène collecte dans son panier remis à neuf pourraient être précieux pour vivre dans les ruines.

Pourtant si nous ne pouvions avoir qu'un seul mot pour ces temps SF, ce serait certainement Capitalocène³⁸. L'histoire de l'espèce humaine comme agent de l'Anthropocène est une reprise presque risible de la grande Aventure phallique de l'humanisation et de la modernisation, où l'homme fait à l'image d'un dieu disparu assume des superpouvoirs dans sa montée profane-sacrée, pour terminer une fois de plus en une débandade tragique. Le déterminisme technologique n'est pas non plus ce qui a produit l'Anthropocène. Le charbon et la machine à vapeur n'ont pas déterminé l'histoire. Les dates sont d'ailleurs toutes mauvaises, non pas parce qu'on devrait remonter au dernier âge glaciaire mais parce qu'il faut à tout le moins inclure les grandes reconfigurations de mondes par le marché et les marchandises pendant les longs 16^{ème} et 17^{ème} siècles de notre ère – et cela, même si nous pensons (à tort) qu'il est possible de rester européo-centré lorsque l'on pense les transformations « globalisantes » qui font le Capitalocène. Il faut parler du commerce du sucre et des métaux précieux, des plantations, des génocides indigènes et de l'esclavage, avec leurs innovations en matière de mise au travail, leurs délocalisations et leurs recompositions de créatures et de choses, balayant sur leur passage travailleurs humains et non humains de toutes espèces. La révolution industrielle initiée en Angleterre n'est qu'une des protagonistes dans les relations historiquement situées assez récentes qui ont transformé la planète. La transplantation de peuples, de plantes, d'animaux, la destruction d'immenses forêts, l'exploitation violente des ressources minières ont précédé la machine à vapeur, mais ce n'est pas une raison pour se tordre les mains à propos de la perfidie d'Anthropos, de l'Espèce Humaine ou de l'Homme Chasseur.

Les histoires systémiques de métabolismes connectés, d'articulations, de coproductions (choisissez votre métaphore) entre écologie et économie, les histoires de créatures humaines et non-humaines ne cessent jamais d'être opportunistes et contingentes. Elles ne cessent non plus jamais d'être relationnelles, sympoiétiques et lourdes de conséquences.³⁹ Elles sont terriennes et non pas cosmiques, elles ne parlent ni de béatitude ni de malédiction, d'expulsion vers les espaces extérieurs. Le Capitalocène est terrien ; et il ne sera pas nécessairement la dernière époque géologique biodiverse à inclure notre espèce. Il y a encore tant de bonnes histoires à raconter, tant de paniers à tresser, et pas seulement par les êtres humains.

³⁸ Le Capitalocène est un de ces mots, comme la sympoièse, que vous pensez avoir inventé pour ensuite vous rendre compte que beaucoup d'autres l'ont inventé au même moment. En l'occurrence, c'est Andreas Malm, un étudiant de Lund, qui l'a proposé en 2009 lors d'un séminaire auquel participait le sociologue marxiste Jason Moore. Celui-ci a mis en ligne pendant l'été 2013 un texte (en trois parties) qui fait partie de ma récolte. [<https://jasonwmoore.wordpress.com/2013/06/16/anthropocene-capitalocene-the-myth-of-industrialization/>]

Dans les conjonctures historiques urgentes, les mots-avec-lesquels-penser sautent de nombreux chaudrons en ébullition car nous sentons le besoin de meilleurs sacs à provision pour récolter les choses qui réclament attention. J'espère que le Capitalocène deviendra bientôt un lieu commun.

³⁹ Jason Moore écrit : « Ceci montre que le capitalisme et le pouvoir – et d'innombrables autres relations stratégiques – n'agissent pas sur la nature, mais se développent à travers la toile de la vie (*web of life*). « Nature » est prise ici comme la relation de l'ensemble. Les humains vivent à l'intérieur de la Nature en tant qu'espèce faiseuse d'environnement, spécifiquement mais non spécialement. Deuxièmement, le capitalisme en 1800 n'était pas une Athéna jaillissant, adulte et armée, de la tête d'un Zeus carbonifère. Les civilisations ne se forment pas à travers des événements de type Big Bang. Elles émergent à travers des cascades de transformations et de bifurcations de l'activité humaine dans la toile de la vie... [Par exemple] les déforestations, pendant le long 17^{ème} siècle, du bassin de la Vistule et de la jungle brésilienne atlantique se sont produites à une échelle et à une vitesse de cinq à dix fois supérieures à tout épisode similaire pendant l'Europe médiévale. [<http://jasonwmoore.wordpress.com/2013/05/19/anthropocene-or-capitalocene-part-iii/>].

A titre de provocation, je vais résumer mes objections contre l'Anthropocène en tant qu'outil, histoire ou époque avec lesquels penser. 1) Le système mythique associé à l'Anthropos est un piège, et les histoires tournent mal. Plus précisément elles se terminent par une double mort, elles n'ont rien à voir avec la possibilité d'une continuation. Il est difficile de raconter une bonne histoire avec un aussi mauvais acteur. 2) L'Espèce Humaine ne fait pas l'Histoire. 3) L'Homme plus l'Outil ne font pas l'Histoire. L'Histoire est le type de récit que racontent les humains souffrant d'exceptionnalisme. 4) L'Histoire doit céder la place aux géohistoires, aux Gaïahistoires, aux histoires symchthoniennes ; les Terriens forment des manières de vivre et de mourir tissées, tressées, tentaculaires, en des jeux de ficelle multispécifiques. Ils ne font pas l'Histoire. 5) L'appareil social humain de l'Anthropocène tend à être dominé par le sommet et enclin à la bureaucratie. La révolte a besoin d'autres formes sociales pour être source de réconfort, d'inspiration et d'efficacité. 6) Quoiqu'il s'appuie sur d'intelligentes modélisations informatiques et sur les théories des systèmes autopoïétiques, l'Anthropocène repose trop sur ce qui devrait être une théorie « impensable » des relations, à savoir le vieil individualisme méthodologique – des unités préexistantes en relations de compétition. 7) Les sciences de l'Anthropocène sont trop bornées par les théories systémiques de l'autopoïèse et par la Théorie synthétique de l'évolution qui, quelle que soit son importance, s'est révélée incapable de bien penser la sympoièse, la symbiose, la symbiogenèse, le développement, les écologies en réseau et les microbes. Cela fait beaucoup de problèmes pour une théorie évolutionnaire adéquate.⁴⁰

Je m'aligne avec ce qu'écrit l'environnementaliste féministe Eileen Crist lorsqu'elle s'élève contre les partis pris managériaux, technocratiques, épris de marché et de profit, modernisateurs et humanistes version *business-as-usual* qui caractérisent une très grande partie des discours sur l'Anthropocène. Ces discours ne sont pas seulement en eux-mêmes malavisés dans ce qu'ils nous conduisent à penser et à sentir; ils minent notre capacité à imaginer d'autres mondes et à en prendre soin, tant ceux qui existent aujourd'hui de manière précaire que ceux que nous avons besoin de faire exister en alliance avec d'autres créatures pour récupérer des passés, des présents, des futurs encore possibles.⁴¹ Si les Humains vivent dans l'Histoire et si les Terriens endossent les tâches qu'impose l'Anthropocène, bien trop de posthumains – et posthumanistes – à mon goût semblent avoir émigré vers l'Anthropocène. Mon peuple,

⁴⁰ Les unités (gènes, cellules, organismes, populations, espèces) et les relations décrites mathématiquement par des équations de compétition constituent le format des histoires de la Synthèse Moderne. La pulsion à l'évolution, toujours en danger de basculer dans une loi moderniste du progrès, est un thème constant. En contraste, voir C. Hustak et N. Myers, « Involutionary Momentum : Affective Ecology and the Sciences of Plant/Insect Encounter », *differences*, 23, 3, 2012, p. 74-118, pour suivre l'inflexion de la courbe de la connaissance et de l'affect vers une théorie évolutionnaire profondément sympoiétique. Les attractions sensuelles entre guêpes et orchidées sont au centre de ce merveilleux article. « La pulsion involutive nous aide à approcher les tiraillements affectifs entre les corps, les affinités, ruptures, enchevêtrements, répulsions entre organismes qui ne cessent d'inventer de nouvelles manières de vivre ensemble – les uns avec les autres ou à côté d'eux... L'orchidée et son insecte pollinisateur sont constitués mutuellement par capture réciproque dont ni l'une ni l'autre ne peuvent être abstraits. C'est en conversation avec cette 'orchidée-guêpe' que nous suivons la pulsion involutive qui rassemble les plantes et les insectes dans leurs actes de pollinisation et de communication. » Pour le coup de balai innovant de la théorie biologique en cet âge du Chthulucène, voir en plus de Gilbert, Sapp et Tauber (note 1), M. McFall-Ngai, M. Hadfield, et al, « Animals in a Bacterial World: a New Imperative for the Life Sciences », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 110, 9, 2013, p. 3229-36.

⁴¹ E. Crist, « On the Poverty of Our Nomenclature », *Environmental Humanities*, 3, 2013, p. 129-147. Crist fait une superbe critique des pièges de l'Anthropocène, et nous donne des possibilités imaginatives de maintenir le caractère troublant de ce qui trouble.

humain et non-humain, est celui des êtres chthoniens qui se faufilent dans les tissus de Terrapolis.⁴²

On remarquera que si le Capitalocène se dit dans l’idiome du marxisme fondamentaliste, avec ses atours de Modernité, de Progrès et d’Histoire, le terme est sujet aux mêmes critiques. Les histoires d’Anthropocène et de Capitalocène frôlent constamment le devenir Trop Grandes. Marx a fait mieux, Darwin aussi. Nous pouvons hériter de leur courage, de leur capacité à dire des histoires suffisamment grandes sans déterminisme, ni téléologie, ni plan.

Les relations historiquement situées qui peuplent le monde se moquent tant de la division binaire entre nature et société que de notre asservissement au Progrès et à son jumeau maudit, la Modernisation. Le Capitalocène a été fabriqué par des modes de relation, il n’a pas pour auteur un Anthropos profane semblable à Dieu, une loi de l’histoire, la machine elle-même ou un démon appelé modernité. Le Capitalocène doit être défait par des relations de telle sorte à recomposer en histoires et en formations matérielles sémiotiques SF quelque chose de plus vivable, quelque chose dont Ursula Le Guin pourrait être fière. Sous le choc sans cesse renouvelé que suscite l’assentiment que nous continuons à donner en pratique à cette chose nommée capitalisme – assentiment de milliards d’habitants de la terre, le vôtre et le mien –, Philippe Pignarre et Isabelle Stengers soulignent que la dénonciation a été singulièrement peu efficace, sans quoi le capitalisme aurait depuis longtemps disparu de la terre. Une forme de sombre subjugation sorcière au leurre du Progrès nous pousse au travers d’alternatives infernales sans fin, comme si nous n’avions pas d’autres moyens de repeupler des mondes, de réimaginer, de revivre les uns avec les autres, de nous reconnecter les uns aux autres, dans un bien-être multispécifique. Cette explication n’est pas une excuse pour ne pas faire mieux, que du contraire. Pignarre et Stengers donnent l’exemple de collectifs de terrain capables d’inventer de nouvelles pratiques d’imagination, de résistance, de révolte, de réparation et de deuil – capables de bien vivre et de bien mourir. Ils nous rappellent que le désordre établi n’a rien de nécessaire ; un autre monde n’est pas seulement requis de manière urgente, il est possible, mais il ne le sera pas si nous sommes ensorcelés par le désespoir, le cynisme, ou par l’optimisme, c’est-à-dire par le rejet ou l’acceptation du discours du Progrès⁴³. Bien des théoriciens et théoriciennes de la critique marxiste ou culturelle pourraient, dans leurs bons jours, être d’accord. Les êtres tentaculaires le seraient.

Gaia a été et est une force intrusive puissante, qui n’est au service de personne et qui n’est espoir de salut pour personne. Elle a été capable, à la fin du 20^{ème} siècle, de provoquer une pensée des systèmes complexes autopoïétiques qui a mené à comprendre la dévastation causée par les processus anthropogéniques de ces derniers siècles – riposte nécessaire aux figures euclidiennes et aux histoires de l’Homme⁴⁴. Mais, comme le soulignent Eduardo Viveiros de Castro et Deborah Danowski, nous avons besoin qu’une autre figure, qu’un quelque chose d’autre, post-euro-centrique, aux mille

⁴² Pour une exposition, sérieuse, mathématique, et pour rire, de Terrapolis, voir D. Haraway, « Jeux de ficelles avec les espèces compagnes : rester avec le trouble », in *Les Animaux : deux ou trois choses que nous savons d’eux*, Colloque de Cerisy 2010 sous la direction de V. Despret et R. Larrère, Hermann 2014, p. 23-59.

⁴³ P. Pignarre et I. Stengers, *La Sorcellerie capitaliste : Pratiques de désenvoûtement*, La Découverte, 2005. Latour et Stengers sont alliés dans leur rejet des discours de dénonciation. Ils m’ont patiemment appris la chose. Mais je me permets encore une tonique dénonciation occasionnelle !

⁴⁴ Pour comprendre ce que peut être une narration « non-euclidienne », voir U. Le Guin, *La Vallée de l’éternel retour*, coll. Littérature, Actes Sud, 1994 et « A Non-Euclidian View of California as a Cold Place to Be », in *Dancing at the Edge of the World*, Grove Press, 1989, p. 80-100.

noms, fasse éruption hors de l'Anthropocène⁴⁵. Mille noms, pas des visages qui nous renvoient aux Grecs et aux euro-cultures qui ont suivi, pas des formes du même mais quelque chose d'autre, mille autres quelques choses, parlant toujours de ces processus reliés, génératifs ou destructeurs, qui peuplent et dépeuplent des mondes en cet âge de la terre. Il nous faut une autre, et suffisamment grande, histoire.

Mordue dans une forêt de sequoïas californienne par l'araignée SF *Pimoid chthulu*, je voudrais proposer Méduse et les nombreux peuplements de monde de ses antécédents, affiliés et descendants. Peut-être Méduse, la seule Gorgone mortelle, peut-elle nous mener dans les holobiomes de Terrapolis et augmenter nos chances de précipiter les navires des Héros du 21^{ème} siècle sur un récif de coraux vivants au lieu de leur permettre de sucer une roche morte pour la dernière goutte de chair fossile.

Potnia Theron, Maîtresse des Animaux, a la figure d'une déesse ailée à la jupe fendue qui touche avec chacune de ses mains un oiseau. Mémoire vive de l'étendue, de l'ampleur, de la profondeur temporelle dans les passés et les futurs de pouvoirs chthoniens dans les mondes méditerranéens, proche-orientaux et au-delà, Potnia Theron est enracinée dans les cultures minoenne puis mycénienne; elle imprègne les histoires grecques des Gorgones et d'Artémis. Sorte de Ur-Méduse voyageuse, la Dame aux Bêtes Sauvages établit un lien puissant entre la Crète et les Indes. Une autre figure ailée, Potnia Melissa, Maîtresse des Abeilles, est l'une des très nombreuses incarnations de déesses abeilles que l'on trouve de par le monde. Elles sont très anciennes, et nous en avons grand besoin aujourd'hui. La chevelure aux boucles serpentine de Potnia Theron/Melissa et son visage de Gorgone la lient avec une parentèle multiple de forces chthoniennes terrestres qui voyagent loin dans l'espace et le temps. Le mot grec Gorgone signifie « effrayant » mais peut-être est-ce la manière dont un patriarche astralisé a traduit ce qui est bien plutôt sidérant et merveilleux : les histoires et les événements de génération, de destruction et de perpétuation obstinée de la finitude terrestre. Potnia Theron/Melissa/Méduse offre à la visagité un profond *relooking*, heurtant les figurations humanistes (y compris techno-humanistes) d'un Anthropos tourné vers l'avenir et contemplant le ciel. Les êtres chthoniens ne sont pas des dieux célestes, ils ne donnent pas ses assises à l'Olympe, ils ne sont pas les amis de l'Anthropocène ou du Capitalocène. Et on n'en a pas fini avec eux. Les Terriens peuvent être rassurés – et agir.

Les Gorgones sont de puissantes entités chthoniennes ailées dépourvues de généalogie propre. Leur extension est latérale et tentaculaire. Elles n'ont pas de lignée établie et ne sont pas d'un genre fiable. Dans les versions anciennes, elles sont liées aux Erinyes (aux Furies), les pouvoirs chthoniens du monde souterrain qui vengent les crimes commis contre l'ordre naturel. Dans le domaine aérien, les Harpies au corps d'oiseau accomplissent ces fonctions vitales. Les Harpies sont-elles les cousines des oiseaux de Potnia Theron ?

Les Gorgones sont intrusives en un sens proche de ce que Stengers entend par Gaïa. Elles pétrifiaient les hommes qui regardaient leur visage vivant, venimeux, incrusté de serpents. Je me demande ce qui aurait pu arriver si ces hommes avaient su comment saluer poliment ces êtres chthoniens effrayants. Je me demande si un tel savoir-vivre peut encore être appris, s'il reste du temps pour apprendre aujourd'hui, ou si les stratigraphies rocheuses n'enregistreront que les fins et la fin d'un Anthropos pétrifié.

Parce que les divinités de l'Olympe l'ont identifiée à une ennemie particulièrement dangereuse des dieux célestes, la Méduse mortelle intéresse

⁴⁵ « The Thousand Names of Gaia : From the Anthropocene to the Age of the Earth », Colloque international organisé par E. Viveiros de Castro et D. Danowski à Rio de Janeiro les 15-19 septembre 2014.

spécialement ma tentative de proposer le Chthulucène comme une histoire suffisamment grande pour penser et sentir avec ce qui trouble l'époque en cours. Je détourne et tord les histoires, mais pas plus que les Grecs n'ont cessé de le faire. Le héros Persée a été envoyé pour tuer Méduse et avec l'aide d'Athéna, fille favorite de Zeus, née de sa tête, il a coupé celle de la Gorgone et l'a donnée à sa complice, cette vierge déesse de la sagesse et de la guerre. Disposant la tête coupée de Méduse, face en avant, sur son bouclier, l'Egide, Athéna a, comme d'habitude, trahi les Terriens – qu'attendre d'autre d'enfants de l'esprit, sans mère ? Mais le meurtrier mercenaire gagna beaucoup à ce meurtre car du corps sans vie de Méduse naquit Pégase, le cheval ailé. Qui peut dire que ces histoires ne nous émeuvent pas matériellement ? Et, du sang gouttant de la tête coupée de Méduse sont nées ces cousines des coraux dans les mers de l'Ouest, les gorgonaires – fouet de mer, éventail de mer, gorgone martinet – colonies de polypes tentaculaires vivant en symbiose avec des algues photosynthétiques monocellulaires appelées zooxanthelles.

Avec les coraux, nous nous détournons définitivement des représentations insistantes par visages, aussi serpentins soient-ils. Même Potnia Theron, Potnia Melissa et Méduse ne peuvent à elles seules dérouler la tentacularité requise. Afin de penser, figurer et raconter, l'araignée SF de mes premières pages, *Pimoides Chthulu* fait alliance avec les créatures résolument non vertébrées des mers. Les coraux s'alignent avec les pieuvres, poulpes, calamars et seiches. Les pieuvres sont appelées araignées des mers non seulement pour leurs tentacules mais aussi pour leurs mœurs prédatrices. Les êtres chthoniens doivent manger, ils sont à table, *cum panis*, espèce compagne de terra. Ce sont de bonnes figures pour la précarité captatrice, attirante, somptueuse, dangereuse du Chthulucène. Ce Chthulucène n'est ni sacré ni profane. Ce peuplement terrestre est profondément terrien, embrouillé et mortel.

Toutes ces histoires sont un appât proposant le Chthulucène comme une autre histoire, un récit dont nous avons besoin, un panier qui nous servira à récolter ce qui est crucial pour continuer, pour récolter et pour cultiver ce qui nous trouble. Les êtres chthoniens ne sont pas confinés dans un passé révolu : ils sont maintenant, nuée bourdonnante, piquante et suçante. Les êtres humains ne s'empilent pas dans un compost séparé : nous sommes humus, pas homo, pas anthropos ; nous sommes compost, pas posthumains. En tant que suffixe, le mot *kainos*, -cène, signale des époques nouvelles et récemment concoctées, des présents épais. Contrairement à l'Anthropocène et au Capitalocène, le Chthulucène est fait d'histoires et de pratiques de devenir-avec multispécifiques et ouverts, en des temps qui restent en jeu, des temps hasardeux d'un monde qui n'est pas encore fini et d'un ciel qui n'est pas encore tombé. Nous sommes en jeu les uns pour les autres. A la différence des drames qui dominent les discours de l'Anthropocène et du Capitalocène, dans les histoires du Chthulucène, les êtres non humains ne se bornent pas à réagir et les êtres humains ne sont pas les seuls qui comptent. Tous sont avec la terre et de la terre, et ce sont bel et bien les puissances biotiques et abiotiques de cette terre qui auront le rôle principal.

Cependant, ce que font les humains situés, concrets, importe. Les manières de vivre et de mourir avec lesquelles nous nous solidarisons – celles-ci et pas ces autres - importent. Important non pour les seuls humains mais pour ces si nombreuses créatures appartenant à tant de taxons que nous avons voués à la destruction. Qu'on le veuille ou non, nous appartenons au jeu de ficelle et de soin pour, avec, les fabrications de mondes qui ont toujours été précaires mais qui aujourd'hui sont rendus terriblement plus précaires par l'homme brûleur de fossiles, producteur de toujours plus de fossiles dans les orgies funestes de l'Anthropocène et du Capitalocène. De multiples joueurs humains

et non humains sont requis dans les histoires qu'appelle le Chthulucène. Les rôles principaux ne sont pas réservés aux joueurs trop grands, aux grandes narrations, aux histoires qui invitent à d'étranges paniques apocalyptiques et à d'autres dénonciations désengagées encore plus étranges, mais bien aux joueurs, narrations et histoires qui invitent à des pratiques attentives de pensée, d'amour, de rage et de soin.

Tant l'Anthropocène que le Capitalocène se prêtent trop facilement au cynisme, au défaitisme, à l'auto-certitude et aux prédictions auto-réalisatrices, tel que le « trop tard, *game over* » que j'entends partout autour de moi ces temps-ci. Que ce soit dans les discours experts ou ordinaires, les remèdes miracles du géo-engineering technothéocratique et la complaisance du désespoir semblent concourir à infecter l'imagination collective. Rencontrer le peuplement plus-qu'humain, absolument pas-nous, des récifs coralliens, avec ce qu'exige la continuation du vivre et du mourir de leur myriade de créatures, c'est rencontrer aussi le savoir de ce que au moins deux cent cinquante millions d'humains dépendent aujourd'hui directement de l'intégrité de ces holobiomes. Des coraux, des gens, des peuples sont en jeu les uns pour les autres, les uns avec les autres⁴⁶.

Les coraux ont aidé les Terriens à prendre conscience de l'Anthropocène. Aujourd'hui, les lichens sur terre nous rendent également conscients du Capitalocène. L'extraction en eau profonde, la fracturation et la construction de pipelines à travers des sites fragiles et couverts de lichen, au Nord, sont devenues un enjeu dans le dépeuplement accéléré, nationaliste, transnationaliste et multinationaliste, du monde. Mais les symbiotes, coraux et lichens, nous conduisent aussi dans l'abondance des textures et des histoires qui composent le Chthulucène dans son présent épais, là où il reste possible – à peine – de jouer un meilleur jeu SF, dans une collaboration sans arrogance avec tous ceux qui participent à l'embrouille. Sympoiétiquement, nous sommes maintenant tous lichens. Nous pouvons être arrachés des rochers par les Furies qui font irruption pour venger les crimes contre la terre ; ou nous pouvons nous joindre aux transformations métaboliques entre et parmi les rochers et les créatures vivantes afin de vivre et de mourir bien. « Vous rendez-vous compte, dira le phytolinguiste au critique d'art, qu'il fut un temps où ils ne savaient même pas lire l'Aubergine ? » Et ils souriront de notre ignorance tandis qu'ils remettront leur sac à dos pour partir en randonnée sur la face nord de Pike Peak afin de lire les chants nouvellement déchiffrés du lichen. »⁴⁷

Tout cela me ramène à la question initiale de ce texte. Qu'arrive-t-il lorsque l'exceptionnalisme humain et l'individualisme méthodologique deviennent impensables dans les meilleures sciences, à travers toutes les disciplines et interdisciplines ? Au sens sérieux du terme : indisponibles en tant qu'outils de pensée. Pourquoi a-t-il fallu que le nom d'Anthropos baptise l'époque juste au moment où les pratiques de connaissance à propos de et dans des agencements symbiogéniques et sympoiétiques sont librement et merveilleusement disponibles et fécondes dans toutes les humusités, y inclus les arts, les

⁴⁶ Voir l'*Hyperbolic Coral Reef Project* lancé par Margaret et Christine Wertheim à leur *Institute for Figuring* de Los Angeles (<http://crochetcoralreef.org/>). En 2013, plus de 7000 personnes appartenant à 27 pays avaient collaboré à ce projet art-science-activisme en solidarité avec les récifs de coraux vulnérables et leurs créatures humaines et plus-qu'humaines. Eva Hayward écrit « Le projet *Crochet Coral Reef* augmente notre sens de la responsabilité envers les océans », *Independent Weekly*, 1^{er} août 2012. « Si le corail nous enseigne la nature réciproque de la vie, comment pouvons-nous nous maintenir nos obligations envers des environnements – dont nous avons rendus beaucoup invivables – qui maintenant nous rendent malades ? Quelles que soient les conditions de notre futur, nous restons partenaires obligés des océans. »

⁴⁷ U. Le Guin, « 'L'Auteur des graines d'acacia' et quelques autres extraits du *Journal de l'Association de Thérolonguistique* » in *Les Quatre vents du désir*, trad. P. Rouillé et M. Laroche, Presses Pocket, 1988, p. 25.

sciences et les politiques non colonisatrices? Et si le triste Anthropocène et les dépeuplements du Capitalocène étaient les derniers rôles des dieux célestes, non les garants d'un futur bouclé, *game over*? Quelles pensées pensent les pensées importe. Nous devons penser !

Le Chthulucène, toujours en cours, pas encore fini, doit collecter les détritiques de l'Anthropocène et l'exterminationisme du Capitalocène. A la manière d'un jardinier fou, il doit couper en morceaux, mettre en lambeaux et faire des couches, fabriquer une pile de compost beaucoup plus chaud pour les passés, les présents et les futurs qui sont encore possibles.